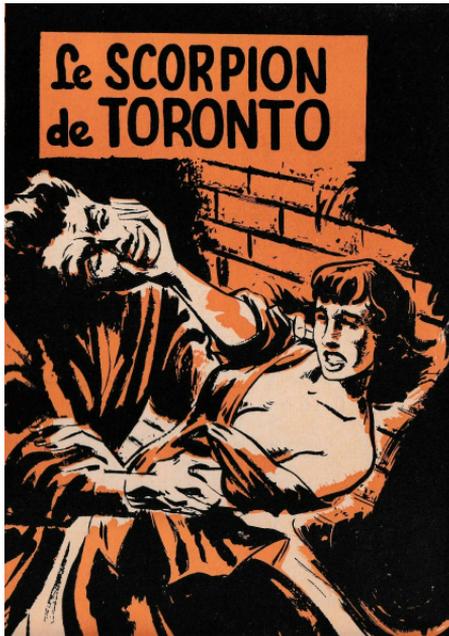


JEAN BEAUMONT

# Le Scorpion de Toronto



BeQ

**Jean Beaumont**

Diane la belle aventurière # 053

# **Le Scorpion de Toronto**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 477 : version 1.0

# **Le Scorpion de Toronto**

Collection *Diane la belle aventurière*  
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

# I

– Lâche-moi, dit la belle Diane d'un ton sans réplique.

L'homme la poussait contre le mur.

D'une main, il cherchait à agripper l'encolure de la blouse.

Son intention était claire.

Il voulait déchirer le tissu, exposer les formes magnifiques de la belle Diane.

En vain essayait-elle de se placer de manière à lui donner un coup de judo qui l'enverrait voler, l'homme était plus rusé qu'elle.

Connaisseur lui aussi de cette lutte millénaire, il évitait le coup.

Il était d'une force herculéenne.

– Je vais crier, disait Diane, je vais hurler, l'on viendra !

Elle se rendit compte soudain qu'il ne cherchait pas à arracher le vêtement, mais bien plutôt à le détacher.

La rue était déserte.

– Crie, dit-il, crie, ma belle. Je ne demande pas mieux.

Et certes, Diane comprenait dans quel pétrin elle était.

Crier attirerait des gens.

Cela attirerait aussi la police.

Et Diane n'était pas trop sûre qu'elle désirait avoir la police sur les lieux.

Elle avait deviné ce que voulait faire son assaillant.

C'était subtil, mais à Toronto, ça pouvait réussir.

La bataille continua, silencieuse, dans cette petite rue noire donnant sur Yonge, entre Bathurst et Bloor.

Un bout de rue.

Un cul de sac à peu près désert à dix heures du

soir.

Diane déambulait sur Yonge, retournant à pied à son hôtel, quand elle avait senti le canon d'un pistolet dans son dos, la voix de l'homme lui intimant l'ordre de tourner à droite, dans cette rue, sans hésiter.

Cherchant à gagner du temps avant de réagir, elle avait obéi.

Et immédiatement, l'inconnu avait commencé ce jeu de vouloir la rendre indécente.

Et Diane comprenait.

Elle eut un petit rire bref tout à coup.

– C'est un truc du Scorpion, dit-elle. Il a de l'imagination, le pauvre...

Ce qu'elle avait dit n'avait été que murmuré, mais l'homme sembla pris par surprise.

Il hésita un moment...

Ce fut suffisant pour Diane. Pivotant à demi, d'un coup d'épaule, et d'une savante torsion elle envoya rouler l'assaillant.

Il heurta le pavé avec un bruit sourd, tenta de

se relève i. mais Diane était sur lui, et de la pointe de son fin soulier droit elle l'envoyait au pays des rêves.

Puis rattachant les quelques boutons de sa blouse qu'il avait réussi à détacher, elle enfila de nouveau sur la rue Yonge, héla un taxi qui passait, et se fit conduire au Royal York, où elle occupait une luxueuse suite.

Là, elle se déshabilla, passa une robe de chambre, alluma calmement une cigarette, et appela Bill Lunnan.

– Diane ? Ah ! je ne pensais pas entendre ta voix si tôt...

– Oui, je sais, nous venons de nous quitter, mais j'ai du nouveau.

– Déjà ?

– Oui... Ce Scorpion, ce bandit qui se fait appeler ainsi, tu me l'avais décrit comme doué d'une intelligence moyenne...

– Oui... C'est un... c'est un type très ordinaire... Une brute.

– Je ne suis pas de ton avis, dit-elle.

– Mais... tu m'avais dit que tu ne le connaissais pas.

– Je viens de le connaître.

– Tu viens de me quitter il y a une demi-heure...

– Je sais.

– Alors ?

– Je viens d'être attaquée par un de ses hommes.

– Quoi ?

– Rue Yonge. Quelque chose de très habile.

– En pleine rue ?

– Sais-tu ce qu'il voulait faire ?

– Non...

– Me déshabiller à demi.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Tu ne vois pas la manœuvre ?

– Pas très bien.

– Une fois demi-nue, que serait-il arrivé ?

- Je ne sais pas.
- Supposons qu’il réussissait à m’arracher des vêtements, puis à s’enfuir, moi je restais là.
- Oui.
- Inévitablement, étrangère, sans recours, sur le trottoir en cet état, la police m’aurait ramassée.
- Évidemment.
- Surtout la police de Toronto...
- Disons que je suis d’accord.
- Avant de pouvoir me disculper... D’ailleurs, ce n’est pas tout !
- Non ?
- J’ai fouillé les poches de mon homme...
- Tu l’avais donc... ?
- Oui. Je connais le judo. Dans ses poches il avait une petite bouteille de whisky...
- Je ne vois pas...
- Il me déshabillait à demi. Puis il m’arrosait de whisky. Et la police n’aurait jamais cru mon histoire, je me faisais coffrer, je passais en cour

du recorder le lendemain matin... Ai-je besoin de t'expliquer les résultats qui s'en seraient suivis ?

Un soupir.

– Oui, je vois facilement...

– Je t'assure que le Scorpion est un homme très intelligent, et très rusé, ajouta-t-elle.

– Et moi, je t'assure que non.

– Tu es sûr ? Bill, es-tu certain de ce que tu dis ?

– Je l'ai connu alors qu'il s'appelait Tony Rigolo, simple petit bandit sicilien...

– Mais aujourd'hui il est le roi du vice.

– Oui.

– Et tu dis qu'il n'est pas intelligent ?

– Non. C'est un être primaire.

– Alors, Bill, la conclusion ne te saute pas aux yeux ?

– Quelle conclusion ?

– Le Scorpion n'est pas véritablement le roi du vice.

– Mais c’est connu qu’il l’est !

– Quelqu’un se sert de lui. Quelqu’un d’autre se cache derrière lui.

– Diane, que dis-tu là ?

– Bill, quand tu m’as demandé de venir ici t’aider à débarrasser Toronto du Scorpion, j’ai accepté. Et j’ai accepté parce que mon expérience passée me dit que des bandits de cette taille sont des êtres d’intelligence supérieure. C’est pourquoi ils sont devenus grands. Et j’éprouve une jouissance particulière à m’opposer à de tels ennemis. Ce soir, j’ai regretté d’avoir accepté la tâche. Après avoir causé avec toi durant deux heures, tout ce que tu m’as dit sur le Scorpion, comme il se fait appeler, j’étais convaincue qu’il était l’exception à la règle...

– Et il l’est, je te jure.

– Un bandit méprisable, pas trop intelligent, devenu grand malgré lui, si l’on peut dire.

– C’est ainsi que je le vois.

– Or, le plan qu’il avait conçu me concernant était génial.

– Je le vois bien.

– Et je dois donc conclure que tu es tombé dans le panneau, et moi aussi j'en suis venue bien près...

– J'arrive à peine à le croire.

– Le Scorpion, le vrai, n'est pas Tony Rigolo... Et maintenant je suis contente d'être ici. J'ai un compte à régler avec ce Scorpion, si jamais je découvre qui il est, véritablement.

## II

Rigolo n'aimait pas le nom dont il était affublé.

Bien peu de gens le prenaient au sérieux.

Sauf 47, le surnom par lequel était connu le grand patron, mais c'était une chose dont il ne pouvait se vanter.

Et quel avantage d'être pris au sérieux par 47, s'il n'y a pas moyen de prouver aux gars que l'on est quelqu'un à cause de ça.

Oh ! évidemment, tout se faisait au doigt et à l'œil.

Lefty avait ri auparavant, aujourd'hui, il filait doux.

Mais Tony Rigolo avait conscience que Lefty n'attendait que le moment propice.

Pour Lefty, cela signifiait cet instant où il pourrait tirer une balle dans le dos de Rigolo et ne

pas se faire prendre.

Alors, il ne tournait jamais le dos à Lefty.

Quant aux autres, ils ne comptaient guère.

Ambruster, Jones, Weak-Eyes, Smiley, Angelo et la belle Poppy, la rousse...

À bien y songer, Rigolo en avait des hauts-le-cœur.

Devant son miroir, dans l'appartement luxueux, il s'interrogeait.

Mais les réponses ne le satisfaisaient pas.

Soit, il était beau garçon.

Mais pourquoi ? Pour que la rousse vienne ici le railler !

Elle se donnait, la garce, en riant de lui !

Un manteau de vison, puis deux, de l'argent en veux-tu, des diamants et bien d'autres choses encore. Elle prenait tout comme son dû, remerciait rarement, et lui riait au nez par surcroît.

Mais c'était fini.

Rigolo montrerait les dents.

Personne d'entre eux savaient que tous les ordres venaient par téléphone, de celui qui disait 47.

Mais si Tony avait révélé le secret, c'en serait fait de lui.

D'abord parce que 47 se vengerait.

Tony Rigolo voulait puissance et respect.

Il n'avait que la puissance.

Et encore, car 47 ne se gênait pas pour le menacer de tout laisser sombrer...

Quand Tony s'arrêtait à penser à l'empire qu'il contrôlait...

Ah ! savoir au moins qui était 47, où il se tenait, comment le détruire, il hériterait de toute l'organisation. Et alors, mais alors, ça chaufferait.

Quand il avait eu le premier téléphone de 47, lui offrant la fortune en retour d'une obéissance aussi aveugle que fidèle, il avait accepté.

Peut-être en croyant que puissance signifiait que la gang se pâmerait d'admiration pour lui.

Et au lieu, tous le méprisaient.

Jusqu'à Jones qui le traitait d'imbécile...

Et qu'est-ce qu'il était, Jones avant le règne du Scorpion ?

Un bagnard évadé et recherché par toutes les polices du pays, un traqué. C'était Tony – ou 47, si l'on tenait à la précision – qui l'avait refait, ce Jones, reconstruit, ressuscité.

Peut-être que c'était ridicule, cette signature du Scorpion sur tous les mauvais coups, ce surnom de Scorpion qui était le symbole de la puissance vengeresse sur toute la pègre.

Mais c'était 47 qui l'avait imposé.

Et si ridicule qu'il soit, le nom du Scorpion inspirait la peur.

Il matait les insoumis, il signifiait, dans la pègre de Toronto, le règne absolu.

Une bonne douzaine de révoltés gisaient au fond du lac Ontario.

Leur exemple avait suffi.

Lefty, les éliminant, avait fait de la bonne

besogne, et Tony pouvait dormir en paix...

En paix ?

Maintenant que cette Diane...

Mais qui était-elle ?

Jusqu'à 47 qui semblait la craindre.

Lui, Tony, n'aurait pas eu peur d'une femme. Une simple femme comme Poppy la Rousse, pas plus !

Il lui aurait fait son affaire.

Mais quand il l'avait suggéré à 47, c'avait été une explosion.

47 lui avait dit au téléphone :

– Tu ne sais donc pas qui elle est ? La tuer attire sur nous la police fédérale, la police internationale et au moins une dizaine des meilleurs hommes de la Sûreté Française, du Bureau de Sécurité Italienne, et de Scotland Yard.

– Puis après ?

– Imbécile !

– Ah ! tout de même !

– Imbécile, que j'te dis... Et maintenant, écoute un peu : Diane la Belle Aventurière, tu la connais ?

– Qui ?

– Il est bien évident que ça ne te dit rien... C'est dommage. Si tu savais ce que cela signifie, tu te mettrais au pas...

r

– Une femme, patron ? Vous n'êtes pas sérieux ! Avoir peur d'une femme, moi ?

– Ne mésestime jamais les talents d'une femme. Souviens-toi de Samson, entre autres...

– De qui ?

La discussion était bien inutile.

– Tony, continua 47 d'une voix sèche, je t'ai choisi pour me servir de paravent pour trois raisons : parce que tu vendrais ton âme au diable pour une Cadillac, parce que tu ne manques pas de courage et parce que tu n'es pas intelligent.

– Hé, dites donc, vous.

– Tu vas donc faire exactement ce que je te dis.

Tony hésitait à l'autre bout du fil...

Si au moins il connaissait 47, s'il savait à quel homme il avait affaire !

Mais il n'avait jamais vu son patron, ne lui avait jamais parlé autrement qu'au téléphone et la pire torture n'aurait pu lui faire dire comment trouver 47, ni qui il était...

C'était un homme important, cela, il le savait.

C'était un homme ayant de précieux contacts à bien des endroits.

Qu'il fut aujourd'hui roi du vice à Toronto, par l'entremise de Tony, n'était pas surprenant.

Tony persistait à se dire, tous les matins, qu'il ne devait rien discuter, ne devait jamais protester, et qu'il devait, dans son propre intérêt, obéir aveuglément à 47, qui jusqu'ici s'était avéré son bienfaiteur et ne l'avait jamais trompé.

C'est 47 qui l'avertissait six heures avant les raids.

C'est 47 qui arrangeait les cautionnements, qui lui disait à qui payer la protection...

Et tout le reste...

– Qu'est-ce qu'il faut faire à cette Diane ? demanda Tony finalement.

Longuement 47 exposa son plan.

Un plan en trois phases.

D'abord une tentative.

Si ce premier coup ne réussissait pas, une autre.

Et, finalement, le grand coup.

Tony notait sur un papier, faisant répéter lorsqu'il n'était pas trop sûr.

Certes – et il n'en revenait pas d'admiration, – 47 pensait à tout. Pas le moindre détail qui fut oublié...

Quand Tony raccrocha, il possédait un plan concret et précis.

Il signala un numéro.

– Cette fille, dit-il à son interlocuteur, la belle

Diane, elle est encore avec Bill Lunnan, le procureur général ?

– Oui.

– Lorsqu'elle le quittera, voici ce qu'il faut faire...

Il expliqua la première phase du plan.

Puis il raccrocha.

Si cela échouait, il avait instruction d'appliquer la deuxième phase et ainsi de suite jusqu'à la troisième.

Diane, dans l'esprit de Tony « Scorpion » Rigolo, n'était pas mieux que morte.

Ce qu'il ne savait pas, – ce que 47 ne savait pas – c'est que de son côté aussi Diane avait conçu un plan. 47 avait dit à Tony qu'il rappellerait une demi-heure plus tard.

Quand le téléphone sonna, Tony Rigolo avait la réponse prête.

– Tu as communiqué avec ton homme ? demanda 47.

– Oui.

– Et puis ?

– Il suit cette Diane. Si elle est seule à un endroit propice, il lui fait le coup.

– Ce que j’ai dit ? De la déshabiller ?

– Oui.

– Bon. Et il se rapporte ensuite à toi ?

– Oui.

– Je te rappellerai à minuit.

– Bon.

– Et je te rappelle l’essentiel : il faut que Diane soit mise hors d’état de nuire. Qu’importent les moyens. Si elle n’est pas éliminée, nous sommes perdus. C’est clair ?

Dans sa suite d’hôtel, une heure plus tard, Diane la Belle Aventurière disait exactement la même chose.

Sauf qu’elle n’y appliquait pas de conséquences aussi lourdes, du moins pour elle-même.

Perdre contre le Scorpion ne signifiait pas qu’elle périrait nécessairement.

Et tout de même, Diane n'ignorait pas qu'elle s'opposait à un danger mortel...

Restait la ruse.

### III

C'était le moyen le plus direct, et sûrement le plus efficace.

Bill Lunnan affirmait que le Scorpion n'était pas intelligent.

Que fait-on contre des gens peu intelligents ?

Après une heure de réflexion, Diane rappela Bill Lunnan.

Procureur-général, c'était lui qui avait demandé à Diane de venir à Toronto.

Il l'avait connue autrefois.

Lors d'un voyage en Europe, on les avait présentés l'un à l'autre.

Et une amitié spontanée avait jailli entre eux.

Faisant face à ce problème du Scorpion, il avait immédiatement songé à Diane.

Et c'est ainsi qu'elle avait accepté ce défi peu

commun.

Il était chez lui lorsqu'elle lui téléphona.

– Je ne veux pas t'importuner, dit-elle. Si je t'appelle tout de suite, c'est que j'estime n'avoir pas un moment à perdre.

– D'accord. Tu ne me déranges pas. Je préfère que tu te mettes en chasse tout de suite, Diane.

– Bon... Alors, dans ce que tu sais sur le Scorpion, peux-tu me dire ceci : où se tient-il ? Mange-t-il chez lui, ou à quelque restaurant où il serait un client régulier... Et le soir ?

– Nous savons ceci, répondit Bill. Il mange à la Lune d'Or, un restaurant vaguement chinois. Le soir, il se tient à son club...

– Ah !

– Oui, un club de nuit sur le bord du lac Ontario, à dix milles de Toronto environ...

– Quelle sorte d'endroit ?

– Fort bien tenu, très chic. Clientèle de haute classe.

– Et il en est le propriétaire ?

- Oui.
- C’est là qu’il se tient, le soir ?
- Il semble que c’est son quartier-général. Il dirige ses opérations de vice organisé de cet endroit.
- Bon.
- Tu veux... le connaître ?
- Oui.
- Tu sais mieux que moi comment procéder...
- J’ai besoin d’une escorte, d’un compagnon...
- Pas moi, évidemment. Tony me connaît...
- Non, peux-tu me trouver... un type... Enfin, quelqu’un qui soit logique ?
- Oui... Pour quand ?
- Pour demain soir.
- Et... dans la journée de demain ?
- Non, personne... je vais me tirer d’affaire...
- Entendu.
- Oh ! Bill, au plus tôt, demain matin, peux-tu me faire parvenir quelques photos de Tony

Rigolo ? Je veux me familiariser avec son visage...

– À huit heures, elles seront à ton hôtel. J’y vais tout de suite.

– Très bien.

– C’est tout, Diane ?

– Oui, c’est tout... Dès demain...

– Au travail ?

– Oui.

– Tiens-toi sous verrou et sois sur tes gardes. Le Scorpion me semble avoir le bras long.

Il l’avait en effet et Diane était loin de se douter de quelle façon.

Du moins restait-elle cependant parée à la moindre éventualité.

Cela faisait partie de sa personnalité. Belle, soit, plus belle que la plus grande reine de beauté, un corps à soulever les désirs les plus insensés chez l’homme.

Mais cela pouvait être décevant pour qui la connaissait mieux.

Car sous cette apparence de beauté extraordinaire, se cachait des éléments qui pouvaient sembler incongrus.

Diane était une championne nageuse. Elle montait à cheval comme une écuyère de cirque.

Elle tirait comme Buffalo Bill.

Experte en judo et en jiu-jitsu, elle pouvait affronter n'importe qui.

De plus, elle était d'une culture étendue.

Elle parlait cinq langues couramment et en connaissait passablement une dizaine d'autres.

Habile à manier un couteau, et douée des réflexes d'un boxeur, elle devenait, malgré sa beauté peu commune, un adversaire redoutable.

Tous les grands criminels du monde ne craignaient qu'une chose : devoir se frotter un jour contre Diane.

C'était, depuis le temps qu'elle courait l'aventure dans tous les pays du monde, un moyen certain de périr.

D'une façon ou de l'autre.

Cela, apparemment 47 le savait.

Mais Tony Rigolo, lui, n'en savait rien.

Il n'avait jamais vu Diane et il était certes loin de se douter qu'elle était aussi belle.

47 avait commis l'erreur de ne pas le lui dire...

## IV

Tony entra pour manger à la Lune d'Or à midi et trente le lendemain.

Un pourboire de cinq dollars avait été utile.

Le maître d'hôtel lui avait indiqué où se trouvait la table toujours réservée à Tony.

Aussi était-elle déjà assise à la table voisine lorsqu'il arriva.

Il était seul.

Poppy, qui était danseuse « strip-tease », était en engagement dans un club de Montréal.

Avec Tony, seulement Angelo et Ambruster.

Plus comme compagnie pour sa solitude que comme garde du corps.

Au début, Diane évita toute provocation.

Elle voulait étudier Tony auparavant.

Ce qu'elle vit lui déplut.

C'était un homme court, massif, âgé d'environ quarante ans.

Il avait un cou de taureau, un visage de brute.

Ses yeux n'avaient pas un regard intelligent.

Des cheveux, noirs et raides, étaient collés sur la tête par de la brillantine.

Vêtu au mieux, mais on le sentait mal à l'aise dans ce luxe.

D'ailleurs, il mangeait sans élégance, empiffrant tout, parlant la bouche pleine, un rustaud à table dans le monde.

À la demie du repas, Diane se mit au travail.

Tony avait jeté un coup d'œil vers elle à plusieurs reprises.

Elle n'avait pas fait mine de s'en apercevoir.

Mais cette fois, elle accepta son regard un moment.

Sans le repousser, sans aussi l'inviter.

Elle vit aussitôt l'intérêt luire dans les yeux de la brute.

Il avait au moins l'intelligence animale de comprendre quand on ne lui refusait pas entièrement le contact.

Il esquissa un geste dans la direction de Diane, un sourire.

Mais elle était sur ses gardes. Il valait mieux ne pas précipiter les choses.

D'ailleurs, elle avait à peu près fini, et elle se leva pour partir.

Passant à côté de Tony, elle se frôla presque contre lui, lui laissant bien loisir de humer son parfum.

Mais aussitôt elle hâta le pas.

Le temps que mit Tony pour se décider à se lever, à venir la rejoindre, elle était déjà sortie et se perdait dans la foule sur le trottoir.

Il en fut pour ses frais.

Par ailleurs, Diane lui avait donné plein temps de la bien regarder.

C'était l'important.

Qu'il veuille la connaître.

Qu'il sache la reconnaître aussi le temps venu.

Cette journée-là, Diane la passa à faire ses préparatifs pour la soirée.

Préparatifs qui eussent étonné les intéressés.

Tout d'abord, elle dormit.

À porte close, et sous l'effet d'un sédatif.

Il lui fallait, pour ce soir-là, un esprit absolument reposé, un corps en pleine forme, des réflexes impeccables.

Elle dormit donc.

Et quand elle s'éveilla, elle mangea lentement, paresseusement, le repas qu'elle fit monter à sa chambre .

Il était à ce moment quatre heures de l'après-midi.

Ayant mangé, elle téléphona à Bill Lunnan.

– Bon, dit celui-ci, je me demandais ce que tu devenais.

– Je ne deviens rien, j'ai dormi.

– Ah !

- Presque trois heures de temps.
- Je comprends. C'est pour te reposer ?
- Oui. Pour être en forme ce soir.
- Tu vas toujours au club de Tony ?
- Oui. Et il me faut cette escorte dont je te parlais.
- C'est tout arrangé. C'est un type inconnu de la pègre.
- Un homme de la police ?
- Jusqu'à un certain point. Il sera en travail spécial. C'est un investigateur dont nous nous servons souvent.
- Habile ?
- Surtout très rapide, doué de bons réflexes et très intelligent.
- Parfait.
- Mais écoute, Diane, il ne faudrait pas non plus que tu coures des risques inutiles.
- Inutiles ?
- La bande du Scorpion ne recule devant rien.

Nous savons ici bien des choses que nous aimerions prouver...

– Et puis ?

– Deux contre eux tous...

– Je vais essayer que tout se passe sans trop de difficultés.

– Qu'est-ce que tu espères accomplir, ce soir ?

Diane lui raconta l'épisode du midi, à la Lune d'Or.

– Ainsi, rétorqua Bill, tu as aguiché le Scorpion ?

– Oui. Et quand il me reverra ce soir...

– Ah ! bon...

– J'ai un plan général, vague...

– Tu peux me le dire ?

– Non... je préfère ne rien dire. Au cas où tu te mettrais dans la tête de tenter de me protéger...

– J'avais l'intention de planter quelques hommes au club...

– Il ne faut pas. Mon escorte et moi-même

suffisons...

– Tu en es sûre ?

– Oui... Et puis, n'oublie pas une chose...  
Voilà des années que je cours le monde ! Et  
jusqu'ici, j'ai fort bien su me tirer d'affaire, le  
plus souvent seule...

– Oui, c'est vrai...

– Alors tu vois ? Maintenant, parlons de  
l'escorte. Comment se nomme-t-il ?

– Tom Daly.

– Il viendra ici, me chercher, à l'hôtel ?

– Oui.

– À quelle heure ?

– Je lui ai dit vers dix heures, ça te va ?

– Oui.

– Il aura un mot de passe... Lequel ?

– Procuration...

– Bon... Procuration... Je l'attends...

– Et... Diane... ?

– Oui.

– Bonne chance !

– Merci, Bill...

## V

Pendant ce temps, le Scorpion et son maître le mystérieux 47 en étaient aux prises.

Au téléphone, 47 n'avait pas dissimulé sa colère.

– Imbécile ! Triple imbécile !

– Il n'a pu rien faire !

– Non ?

– C'est un démon, cette fille !

– Je te l'avais dit, Tony ! Je t'ai dit que Diane la Belle Aventurière était dangereuse...

– Une fille... !

– Mais vas-tu faire ce que je te dis, à la fin, imbécile ? Vas-tu finir par comprendre ?

– Patron... !

– Est-ce moi qui donne les ordres ?

- Oui.
- Alors ?
- Je ne savais pas que...
- Je t'ai dit, spécifiquement, qu'elle était dangereuse...
- Je le vois maintenant.
- Et tu fais à ta guise. Tu refuses de me croire, tu envoies contre elle un autre imbécile comme toi... Il s'est fait proprement massacrer, aussi...
- Oui, mais...
- Il n'y a pas de *oui mais*. Si Diane est encore libre et dangereuse, c'est ta faute...
- Mais maintenant, je me méfie, patron !
- Tu y as mis le temps ! Est-ce que je t'ai jamais trompé ?
- C'est pas la question !
- Oui, c'est la question ! Diane est un danger mortel pour nous...
- Oui, patron.
- Il faut qu'elle soit éliminée.

– Oui, patron.

– As-tu des moyens de te mettre à la deuxième phase du plan ?

– Euh... oui.

– Oui ou non ?

– Oui.

– Bon. Alors fais préparer la bombe.

– Elle est prête. Ambruster s'en est occupé ce matin.

– Et tu peux la faire déposer dans la chambre de Diane, au Royal York ?

– Oui.

– Tu as suivi mes instructions ?

– Oui. C'est une petite bombe à la mélinite, camouflée pour ressembler à un tube de pâte à dents. Quand Diane pressera dessus, demain matin, la bombe explosera.

– Et nous courons de grandes chances qu'elle soit tuée du coup.

– Oui, patron.

- Tu peux la faire placer dans la chambre ce soir ?
- Oui.
- Sans risques ?
- Oui.
- Tu mettras quelqu'un pour surveiller si Diane sort.
- Oui.
- Et vous profiterez de ce moment.
- C'est ça.
- Tu as bien compris ?
- Oui.
- Imbécile !
- Oui, patron.
- Triple idiot !
- Je le sais...
- Si tu manques ton coup, cette fois... !
- Je ne le manquerai pas. Je mets mes meilleurs hommes à ce travail.

– De toutes façons, j’ai quelqu’un qui peut te surveiller...

– Ah !

– Je ne m’en cache pas. Et il vaut mieux que tu sois au courant.

– Me surveiller, moi ?

– Oui... Parce que tu es un idiot et que j’ai de moins en moins confiance en toi...

– Mais... me surveiller...

– Écoute-moi bien : tout ce que nous avons édifié est en danger. Diane a été amenée ici par le procureur général. C’est un combat à la vie, à la mort. C’est elle ou nous. IL FAUT que ce soit elle. Si tu commets une autre erreur comme hier, prends ma parole, je t’éliminerai, plutôt que de me laisser éliminer par Diane...

– Patron !

– Tu as compris. Ce n’est pas elle ou nous, c’est, elle ou toi !

– Oui.

– Il faut qu’elle meure.

– Elle mourra !

– Ta peau en dépend, Tony...

– Je vois bien ça...

– Au premier signe que tu peux perdre au jeu, je ne perds pas une seconde. Je te sacrifie, pour me sauver moi.

– Patron !

– Je suis plus important que toi, c'est tout. Je puis te remplacer, mais moi je suis irremplaçable.

Et 47 raccrocha brutalement, laissant Tony les yeux hagards, le cœur bouleversé.

Il avait mis du temps à comprendre, mais maintenant...

C'était lui ou Diane ?

Très bien, ce serait Diane.

Qu'importe les moyens.

Tout, mais il ne fallait pas qu'il perde ce que 47 lui avait donné.

Aucune hésitation, donc.

Diane mourrait.

## VI

Le grand problème qui se posait pour Tony, c'est qu'il n'avait jamais vu Diane.

C'était un problème dont il n'était pas encore conscient.

Il ne l'imaginait pas très belle.

Plutôt une amazone, une fille à muscles.

Et celui qui avait raté la première tentative en était si peu revenu encore, qu'il n'avait pas repris conscience, à l'hôpital où il avait été transporté.

C'était donc une sorte de combat dans le vide.

Si Tony avait été intelligent, il aurait vite pris des mesures pour au moins identifier la fille.

Mais il n'y songeait pas.

Et tout ceci amenait qu'il restait fort vulnérable.

Mais sans le savoir.

Sans savoir que le soir même, à son club, il serait aux prises avec Diane.

Et que, justement, le plan du lendemain matin arriverait peut-être beaucoup trop tard...

Il se rendit donc à son club ce soir-là, ne soupçonnant pas que le deuxième acte du drame allait se jouer.

Qu'aurait-il dit en songeant à ce que 47 ferait en apprenant que le pauvre Tony allait tomber dans le piège de Diane.

Que justement il avait la tête pleine, depuis le midi, de cette belle fille qui avait nettement montré de la sympathie pour lui, à la Lune d'Or.

Au club, il entra à neuf heures.

– Il n'y avait que quelques personnes, aux tables. Une ou deux au bar.

Tony passa à l'arrière, où il avait son bureau, une pièce luxueuse aux meubles d'un goût exquis.

Il faut dire qu'il en avait confié la décoration à un expert.

Ambruster était déjà là.

De même que Jones.

– Les autres viendront-ils ? demanda Tony.

– Je ne sais pas, dit Ambruster. C'est mercredi, soir tranquille... En as-tu besoin ?

– Probablement que non.

Jusqu'à un certain point, cette réponse de Tony scellait son destin.

Mais il ne le savait pas.

– Je lis mon journal, dit-il. Envoyez le barman me porter un scotch, et laissez-moi la paix...

La lecture du journal, pages sportives, était exactement la limite de ce qu'il pouvait et voulait lire.

Il eut donc la paix.

Diane arriva à son club à dix heures trente, avec son escorte, Tom Daly.

Ce dernier mesurait six pieds et six pouces.

Il était d'une taille et d'un athlétisme rassurant.

Et comme il était au surplus beau garçon, il impressionnait, aux côtés de Diane.

À peine quelques personnes de plus, dans le club.

Vraiment Ambruster avait raison de dire que c'était une soirée tranquille.

On les mena à une table.

Ambruster, qui était au bar, vit Diane.

Vitement il courut au bureau de Tony.

– Hé, patron, la fille d'à midi.

– Quelle fille ?

– Au restaurant La Lune d'Or.

– Oui ?

– Elle vient d'entrer, au Club, avec quelqu'un...

Tony lentement plia son journal.

Un grand bonheur l'envahit.

Vraiment, le destin était généreux.

Il était convaincu ne jamais la revoir, et là voilà qui apparaissait, dans son propre club, là où

par élémentaire politesse, il se devait d'aller lui souhaiter la bienvenue.

Vitement il s'alla vérifier devant le miroir.

Voilà.

Tuxedo impeccable, cravate dernier cri, les souliers de cent dollars faits sur mesure...

Une carte de mode.

Mais une beauté rugueuse... masculine...

C'était l'évaluation qu'il se faisait de lui-même.

Il se rendit à l'avant où Diane et Tom étaient assis à leur table, prenant conscience de la topographie de l'endroit avant que de décider de l'exécution du plan.

D'ailleurs, Diane avait aussi constaté la présence d'Ambruster.

Son passage rapide vers l'arrière du club.

Elle était persuadée que Tony arriverait en peu d'instant.

Puis elle le vit apparaître, s'arrêter au bar un moment.

Elle fit signe à Tom.

– Vas-y, et surveille de là. Tu sais quoi faire ensuite.

Tom Daly se leva, se dirigea vers la salle de toilette des hommes.

Diane se trouvait seule.

L'apercevant ainsi, Tony se hâta vers la table.

Il n'en revenait pas comme le sort lui était propice !

– Mademoiselle, dit-il quand il fut tout près, bienvenue à mon club.

– Merci... C'est à vous, cet endroit fort joli ?

– Oui, mademoiselle.

– Je vous en félicite. Il y a beaucoup d'atmosphère.

– Merci. J'espère que vous et le monsieur qui vous accompagne vous amuserez pleinement...

– Mais oui, j'en suis certaine.

Tony hésita un moment, sortit un étui à cigarettes en or.

Il le tendit, ouvert, à Diane.

– Je puis vous en offrir ?

Diane hocha la tête...

– Oh ! pour vous faire plaisir. Je fume très peu.

Le regard de Tony l'examinait effrontément, déshabillant, la splendide poitrine.

Diane en sentait la chaleur sur sa peau...

Il y avait tant de convoitise sur le visage de Tony que cela l'amusa beaucoup.

Il devenait une proie d'autant plus facile pour le piège qu'elle allait lui tendre.

– Non seulement le club est plaisant, dit-elle, mais son patron me paraît gentil.

Ce fut à son tour à elle de lancer à Tony un regard effronté.

Il approcha un peu plus près.

– Vous vous souvenez, ce midi ? dit-il.

Diane fit signe que oui.

– Vous me reconnaissez ?

Elle murmura sa réponse d'une voix chaude...

– Pourquoi croyez-vous, dit-elle, que je suis ici ce soir ?

– Mais vous n'êtes pas seule...

– Simplement parce que je ne savais pas si vous seriez ici...

– Votre escorte...

Elle fit la moue...

– Puis après ?

– Je ne voudrais pas vous causer d'embêtements.

Tony se sentait homme du monde.

Il flirtait, et ma foi ! le rôle ne lui allait pas mal.

S'il n'avait été si repoussant au physique, Diane sentait qu'elle se serait prise au jeu.

– Tenez, pourquoi ne venez-vous pas à mon bureau, ici en arrière. Quand ce monsieur reviendra, on lui dira de se joindre à nous...

– Oui... oui, je veux bien.

– Je vais avertir le maître d’hôtel et il enverra votre escorte nous rejoindre...

– Bon...

– Alors venez ?

– Volontiers !

Ensemble ils se dirigèrent vers l’arrière du club.

Diane exprima une joie très peu feinte en voyant le goût qui avait présidé à la décoration de la pièce.

Elle prit place dans l’un des délicieux petits fauteuils, d’un dessin exclusif, qui étaient parsemés dans la pièce, au nombre de six.

– Ah ! se dit-elle, comme il fait bon d’être ici !

Tony ne se tenait pas de joie.

– Ah ! vous aimez ça ? Ça vous plaît ?

– Si ça me plaît !...

Il vint tout près d’elle.

– Savez-vous ce que je souhaiterais ?

– Non.

– Que votre ami soit parti. Qu’il ne revienne pas.

– Mais allez donc...

– Si, si, et je vous assure que si je trouvais le plus petit moyen de terminer cette soirée seul avec vous, je donnerais gros pour le mettre en œuvre...

Vraiment, Tony se dépassait.

Et il s’en rendait compte lui-même.

C’est que la beauté de la fille devant lui dépassait toute imagination.

Poppy n’était qu’une fleur fanée à côté d’elle.

– Comment vous appelez-vous ? dit-il.

– Pierrette, dit Diane. Vous aimez le nom ?

Elle avait revêtu, ce soir-là, une robe collante, en lamé, mais dont le décolleté était d’une audace révélatrice.

Surtout lorsqu’elle s’assoyait d’une certaine façon.

Façon qu’elle avait d’ailleurs tout de suite adoptée.

Et Tony, debout au-dessus d'elle, profitait pleinement des merveilles ainsi révélées.

– Chère Pierrette, dit-il, comme je suis heureux de vous voir ici avec moi...

Il avait commandé deux consommations que le barman avait discrètement apportées.

Pierrette roucoula un murmure...

– J'ai l'impression que même ce midi, quand nos regards se sont rencontrés, dit-il, nous savions déjà que nous étions faits pour nous comprendre !

– J'ai appris que vous étiez propriétaire de ce club, répliqua Diane, et j'ai tenu à venir ce soir.

– Pour me rencontrer ?

– Oui.

– C'est juré ?

– C'est juré, oui.

– Vous me faites un bien grand plaisir.

– Je ne fais que suivre mes... mes...

– Dites...

– Oh... mes goûts peut-être...

Tony était complètement gagné.

Il ne savait plus où se mettre.

Diane vit qu'il était mûr pour le grand coup.

– Vous savez, il est bien possible que mon escorte soit parti.

– Parti, en vous laissant en plan ?

Diane eut un rire léger.

– C'est un copain, ce n'est pas un amoureux.

– Mais, tout de même...

– L'entente était que si j'arrivais à vous connaître, il pouvait partir, lui.

– Ah ! oui ?

– Comme vous voyez, je venais ici pour...

– Pour me connaître ?

– Oui...

Sans essayer de se demander comment la fille devant lui avait pu l'identifier si facilement en si peu de temps, Tony se sentait devenir fou de désir.

Les gestes de Diane.

Ses regards.

Son sourire.

Tout attirait, aguichait, provoquait.

– Vous croyez qu’il serait parti ?

– Songez au temps que nous avons passé déjà  
ici...

– Oui, c’est vrai...

– Revenant de la salle de toilette, ne me  
voyant pas là, il a dû déduire que j’étais avec  
vous.

– En quoi il avait raison.

– Et il est parti...

– En êtes-vous certaine ?

– Oui...

– Je vais m’informer.

Il décrocha le téléphone, pressa un bouton.

Rapidement il demanda au bar ce qui était  
advenu de l’ami de Diane.

La réponse parut le satisfaire, car il raccrocha.

– Voilà.

– Il est parti ?

– Oui.

– Alors...

Tony eut son plus charmant sourire, qui n'était pas beau.

– Nous sommes libres... Nous sommes... seuls...

Diane minauda.

Le geste lui allait à ravir.

Au dedans, elle exultait. Le plan fonctionnait...

Tom Daly était-il passé derrière le club ? Vis-à-vis la fenêtre de ce bureau ?

Il s'agissait surtout d'immobiliser Tony pendant quelques heures...

Elle aurait bien voulu jeter un coup d'œil vers la fenêtre, mais elle y faisait dos, et n'osait se retourner, de peur d'éveiller les soupçons de Tony.

Par contre, sur le mur faisant face à la fenêtre,

un large et long divan offrait le point de vue le meilleur.

Non seulement pour Diane, mais pour Tom, s'il était là.

Elle se leva.

– Pourquoi ne pas nous asseoir... là ?

Elle montrait le divan.

Tony y vit une raison toute différente.

– Plus près l'un de l'autre, fit Diane.

Il en était aphone de désir.

Une veine lui battait sur les tempes.

Jamais encore les événements ne s'étaient produits avec autant de faveur pour lui.

Vraiment, le destin était généreux.

Et il ne venait pas à l'idée de Tony que ce pouvait être un piège.

Ne sachant pas le rôle de Dalila avec Samson, comment eut-il pu se méfier ?

Il n'avait ni l'intelligence, ni le contrôle personnel.

Il suivit Diane vers le divan avec empressement.

Et son geste fut immédiat.

Assis à la droite de Diane, il l'entoura de ses bras.

Mais si Diane se dégagea, ce ne fut pas avec un geste prude.

– Vous me faites mal, dit-elle...

– Oh ! je vous demande pardon...

– Qu'est-ce que vous avez de dur, dans votre veston ? Elle touchait son sein, indiquait là où elle avait eu mal.

Tony portait un revolver sous le bras.

– C'est... ce n'est rien, dit-il.

– Ce n'est rien, peut-être, rétorqua Diane, mais vous m'avez fait mal...

Tony eut un rire léger.

Il inséra la main sous le revers du veston, dégrafa la gaine du pistolet et alla déposer l'arme sur son bureau.

– Voilà, dit-il... Dans ce métier, il faut tout prévoir...

Diane jouait l'innocente mais n'insistait pas.

– Et puis, ajouta Tony, qu'importe ! Je n'ai sûrement pas besoin de revolver avec vous...

– Oh ! non, minauda Diane, sûrement.

Tony désarmé devenait une proie encore plus facile.

Elle avait été si caressante, si chatte, que le Scorpion en oublia toute mesure.

Il l'entoura de ses bras, colla ses lèvres aux siennes.

Diane répondait au baiser avec passion.

La main de Tony dégrafait le corsage, libérait la poitrine merveilleuse de Diane.

Le temps était venu.

Diane, du coin de l'œil, apercevait Tom regardant attentivement la scène de la fenêtre.

D'une main libre, elle lui fit signe.

Aussitôt, ce fut comme une explosion.

De la fenêtre, de l'avant du club, des corridors, de partout commença une fusillade, des cris, une sorte de vacarme de guerre terrible.

Cela faisait partie du plan.

Pas d'attaque en douce, mais une invasion en force. Il fallait compter sur l'élément surprise.

La peur dans laquelle seraient plongés Tony et ses hommes.

La fenêtre du bureau avait volé en éclat.

Tom Daly, suivi de quatre détectives, avait fait irruption dans la pièce.

Diane criait.

– Il a voulu me violer ! Il a voulu me violer !

Tout se passa si vite que Tony, assis sur le divan, n'avait même pas eu le temps de se lever.

Il était comme assommé.

Le choc de cet imprévu avait été terrible pour lui.

Ce n'était pas ce qu'il avait imaginé, tous ses sens en éveil l'avaient empêché de voir l'incongru de la situation.

Et voilà que mis devant le fait accompli, il ne savait comment réagir.

Et s'il espérait quelques secours extérieurs, il fut vite détrompé.

La porte du bureau s'ouvrait et d'autres détectives entraient, menant devant eux les acolytes de Tony.

Ils étaient tous pris comme des rats.

– Tous les autres sont sous bonne garde, en avant, dit l'un des détectives à Tom Daly.

Il ricana.

– Le barman a voulu se rebiffer, mais ça ne lui a rien donné...

– Bon, fit Tom, et le club lui-même ?

– Nous avons dix hommes autour, douze au-dedans ici, et s'il le faut, nous avons un renfort de quinze en alerte pas loin d'ici...

– Ça vous va, Diane ?

Tony poussa un rugissement.

– Diane ?

Et Diane, qui était à rattacher son corsage, éclata de rire.

– Bien oui, Diane, mon cher Scorpion ! Je n'aurais jamais cru qu'il serait aussi facile que ça de t'avoir !

Et aux détectives elle ordonna :

– Maintenant, fouillez... Tous les tiroirs, les classeurs, tout. Il nous faut toutes les preuves possibles !

– C'est illégal ! hurla Tony. Je veux que mon avocat soit averti !

Mais Tom Daly sortit un papier de sa poche.

– Voici, en bonne et due forme, un mandat d'arrestation contre vous, et un mandat de perquisition.

– Mais sous quelles charges ! cria Tony.

Tom Daly déplia le papier.

– Vous voulez que je vous le dise ? demanda-t-il.

– Mais certainement ! C'est un pays libre. On n'envahit pas les maisons d'affaires comme ça !

– Comme vous voudrez. Mais je vous avertis que tout a été prévu.

– Lisez les charges ! hurla Tony.

– Voici : D’abord, tentative de viol sur la personne de Diane Roy.

– Mais c’est impossible ! Vous avez émis le mandat avant qu’elle ne vienne ici !

– Regardez l’heure...

Tony, effaré, aux abois, regardait autour de lui, les yeux hagards.

– Ce n’est pas tout, continua Daly...

– C’est illégal, tenta faiblement Tony...

– Pas du tout ! Vous avez accompli l’acte, nous en sommes témoins...

– Elle voulait...

– Pardon. Quand nous sommes entrés, elle criait que vous vouliez la violer !

– Ce n’est pas tout, ajouta Diane, il m’a même proposé d’aller travailler dans une de ces maisons...

– C'est la deuxième charge, dit Daly.  
Subornation et tentative de traite des blanches.  
Voilà pourquoi nous fouillons !

Tony, écumant, cherchait à se dégager de la poigne des deux détectives qui le maintenaient.

– Nous te soupçonnons d'être le roi du vice à Toronto... Et je crois que nous allons pouvoir le prouver. D'ailleurs, nos hommes sont à ton appartement dans le moment...

– Ah, non ! cria Tony, ah non ! Vous n'avez pas le droit...

Et tout le temps qu'il criait ainsi, il ne soupçonnait même pas que le tout était un coup monté, une mise en scène.

Que Diane, cachant son jeu derrière un sourire béat, préparait le grand coup...

– Amenez-le, dit-elle, vite...

C'était de jouer un bluff, comme au poker, mais tout à coup elle vaincrait ?

– Vite, répéta-t-elle, amenez-le... Ça ne va pas tarder !

## VII

Sitôt le Scorpion amené hors de la pièce, deux des hommes se mirent au travail.

Il s'agissait de fouiller, mais plus encore, un certain travail technique devait être accompli.

L'on signala un numéro au téléphone.

Quelques instructions précises furent données.

Puis, l'on attendit...

Mais pendant que l'on attendait aussi, les événements se corsaient ailleurs.

Chez 47, tout tournait au pire.

Il avait reçu un appel.

– Pour ce que vous vouliez savoir, elle est sortie, elle était accompagnée d'un type.

– Vous le connaissez ?

– Non.

- Continuez.
- Elle s’est dirigée avec lui vers le club de Tony Rigolo.
- Ah ?
- Elle s’y est assise. Le type est allé à la toilette. Tony est venu lui parler.
- Ah ! tiens, tiens...
- Et il l’a amenée dans son bureau...
- L’air qu’ils avaient ?
- Que voulez-vous dire ?
- L’air d’être des complices ?
- Oh ! non ! Bien au contraire. Tony lui faisait la cour...
- Et elle ?
- Elle semblait se plaire à ce jeu...
- L’imbécile !
- Tony ?
- Oui.
- Il est avec elle dans son bureau, en tout cas.

– Rien de spécial ?

– Non.

– À la chambre de la fille ?

– Tony a bien fait les choses. La bombe est en place.

– Est-ce que tu retournes au club ?

– Est-ce nécessaire ?

– Tu as mes intérêts à protéger...

– Oui, évidemment. Alors, j’y retourne...

– Maintenant écoute-moi bien : j’exige que tu me téléphones dans une heure d’ici, et que tu me donnes rapport.

C’était clair.

Et 47 attendit que se passât l’heure.

Mais son homme n’appelait pas.

L’heure passa, retard de dix minutes, de vingt... toujours rien.

Et 47 faisait du sang de nègre !

Que faisait-il ? Pourquoi ne téléphonait-il pas ?

Finalemment, il se décida d'appeler Tony.

Oui il avertirait celui-ci que la fille avec lui était Diane, ou alors il l'engueulerait vertement pour être ainsi tombé dans le panneau.

Il signala donc le numéro du bureau de Tony.

Au bout de la deuxième sonnerie, une voix d'homme répondit, qu'il ne connaissait pas.

– Allô ?

– Tony est là ?

– Non, qui parle ?

Un silence.

– Ça importe pas, dit 47. Où est Tony ?

Celui qui répondait parlait comme un gangster...

– Parti.

– Où ça ?

– Avec une fille.

– Où est-il allé ?

– Je ne sais pas, mais il m'a fait un clin d'œil en partant.

– C’est tout ce que vous savez ?

– Oui.

– Vous lui direz qu’il m’appelle en arrivant.

– Qui êtes-vous ?

– Il le sait. Il rappellera. Dites-lui que je m’inquiétais de savoir où il était allé. Il comprendra.

– Bon.

Puis 47 raccrocha.

Il se sentait un peu rassuré.

Tony parti du club, le danger était moindre.

Diane pouvait tuer Tony, le mettre hors d’état de nuire, mais cela ne faisait que jouer dans le jeu de 47.

Il se renvoya donc le fauteuil, goûta la paix de sa luxueuse maison dans un quartier chic de Toronto...

Qui le soupçonnerait, lui, juge intègre, d’être ce qu’il était... !

Il ne savait cependant pas qu’au bureau de

Tony, dès l'appareil fermé, la machine policière s'était mise en branle.

Un détective rappela le certain numéro.

– C'est fait ?

– Oui.

– L'appel est retracé ?

– Oui.

– Quels détails ?

– Le juge Hoverer, 47 Blind Place...

– Merci.

Le détective avait noté.

Il tendit le papier à Diane.

Les yeux de la Belle Aventurière s'ouvrirent grands.

– Quoi ? Lui ?

– Vous le connaissez ? demanda Tom Daly.

– Mais qui ne le connaîtrait pas !

– Le juge Hoverer... Tiens, tiens, tiens...

– Cependant, fit Diane, nous n'avons pas de

preuves...

Elle se tourna vers les hommes fouillant les classeurs et les papiers de Tony.

– Trouvez-vous quelque chose là-dedans ?

– Nous trouvons la preuve formelle que Tony dirige un réseau de maisons de prostitution, non seulement à Toronto, mais dans d'autres villes de l'Ontario... Ça ne se rattache qu'à lui, cependant...

Diane eut un sourire.

– Donc, dit-elle, toute l'affaire reste à vider entre le juge et moi...

– Que comptez-vous faire ? demanda Tom.

– Me rendre le voir.

– Je vous accompagne...

– Non, ce n'est pas nécessaire.

– Mais... ?

– Ceci est une affaire entre lui et moi... Je n'ai pas peur de faire face à un homme.

– Et s'il est gardé ? Protégé, dans sa maison.

– Il ne l'est pas. Cela comporterait trop le risque d'éveiller l'attention.

– Comme vous voudrez, Diane. Mais il me semble qu'il vaudrait mieux que...

– Non, interrompit Diane, je vous le dis, Tom, je préfère y aller seule...

Tom Daly s'inclina.

– Comme vous voudrez. Mais vous jouez un jeu dangereux.

– Je laisserais le métier que je fais dès demain, répondit Diane en riant, si je constatais que le jeu à jouer n'est pas dangereux...

Elle tendit la main à Tom.

– Au revoir, à plus tard, au bureau de Bill Lunnan.

– Au revoir, mademoiselle.

– Et coffrez Tony au plus secret de vos cellules. Il est important de le garder parmi nous ! Il servira de preuve formelle contre le juge...

– Vous croyez qu'il parlera ?

– Quand il verra le juge orné de menottes,

arrêté à son tour, notre Tony va tenter de se disculper assez vite... Ce sera votre meilleur témoin pour la Couronne...

– Vous croyez ?

– J'en suis certaine. Je connais le genre.

– Tant mieux si c'est ainsi...

– Alors je vous ramène le juge, ça vous va ?

– Ça me va. Mais je vous en prie, faites attention !

– Je ne fais que ça, à la journée longue, mon cher Tom ! Pourquoi croyez-vous que je suis encore vivante ?

## VIII

Hoverer savourait son cigare.

Il habitait seul dans cette maison.

Un domestique vaquait à l'entretien.

Ce soir-là, le domestique était sorti.

Diane avait raison de croire que le juge n'aurait aucun garde du corps.

Il ne tenait pas à éveiller l'attention.

D'ailleurs, puisque même Tony ne savait pas qui il était, comment aurait-il pu craindre ?

Seul le numéro du téléphone sur la table à ses côtés aurait pu le trahir.

Mais il croyait avoir assez bien menacé Tony des pires maux si jamais il le révélait que sur ce point il dormait tranquille.

Ah ! qu'il était bon ce cigare...

Qu'il était doux, et d'arôme délicat...

Tony faisait parvenir l'argent par la poste à un casier postal... Même là, c'était un faux nom qui jouait...

Ah ! oui, la vie était belle.

Et dans un an encore, fini le jeu...

Il aurait deux millions de dollars à sa disposition, et il prendrait le chemin des Antilles, y terminer béatement ses jours...

Dehors, cependant, Diane hésitait.

Devait-elle sonner à la porte ?

Ou valait-il mieux qu'elle fit le tour de la maison, afin de s'y introduire en cachette ?

Le quartier était tranquille.

Tout y dormait.

Les maisons luxueuses reposaient en de grands jardins...

C'était sombre, propice...

Elle renvoya son taxi, disparut aussitôt par une brèche dans la haie...

À travers le gazon, les bosquets, elle courut

jusqu'à l'arrière de ce quasi-château.

Il n'y avait de lumière que dans une pièce du bas, à côté, une pièce donnant par des portes-fenêtres sur une grande terrasse.

Diane se glissa contre le mur, examina les portes, décida des moyens à employer...

Dans son fauteuil, le juge rêvassait.

Il n'était que vaguement inquiet de Tony, qu'il croyait avec Diane.

Il préférait oublier la chose.

Il préférait ainsi rêver, perdu dans la fumée odorante de son cigare.

C'était un homme grand, assez corpulent, âgé d'environ cinquante ans.

Son visage avait été maintes fois photographié. Il reflétait la justice, tempérée par une grande bonté du regard.

Le destin avait donné à Hoverer cet air trompeur, cet air qui aurait fait hésiter les plus braves à le soupçonner de quoi que ce fut....

Il était, ainsi installé, l'image même de la

rectitude, de la droiture de pensée...

Puis soudain, la porte-fenêtre s'ouvrit toute grande.

Une jeune fille d'une grande beauté se tenait là.

Hoverer était si peu inquiet de la situation qu'il resta là, le cigare entre les doigts et à deux pouces des lèvres.

– Mademoiselle ?

Diane, revolver au poing, referma du talon les deux portes.

– J'ai affaire à vous parler... dit-elle.

Si Hoverer fut stupéfait de l'intrusion, rien chez lui ne le démontra.

Il regardait Diane d'un air placide.

– Que signifie cette intrusion ? dit-il en montrant du doigt le revolver.

– Vous ne vous en doutez pas ? fit Diane.

– Pas du tout. Et je vous assure que vous commettez un délit très grave dans le moment.

– Ah ! oui ?

– Je puis appeler la police...

Il s'inclina un peu par en avant.

– Allons, quelque chose ne va pas dans votre vie ? Vous avez des problèmes ? Baissez cette arme, et causons...

Diane souriait narquoisement.

– C'est amusant de vous voir manœuvrer, dit-elle. On ne croirait pas, à vous voir, que vous êtes le roi du vice...

– Vous divaguez, mademoiselle. Je suis le juge Hoverer...

– Et puis ?

– Quelle est cette histoire du roi du vice... ?

– Vous le savez aussi bien que moi.

– Je suis juge... Je sais que l'on dénomme à Toronto le roi du vice un individu qui s'appelle Tony Rigolo, si je ne me trompe...

– Vous le savez mieux que quiconque...

Hoverer eut un geste d'impatience.

– À la fin, expliquez-vous ! Votre intrusion chez moi est stupide, et peut vous coûter cher... !

– Je suis Diane Roy... Diane la Belle Aventurière, comme les journaux m'appellent ! Ça vous dit quelque chose ?

– Évidemment.

– Alors ? Croyez-vous que je suis ici pour rien ?

– Certainement, que je le crois.

– Vous persistez à nier ?

– Mais nier quoi ? Affirmer quoi ?

– Que vous êtes le véritable roi du vice ?

– Moi ? Mais vous êtes folle... !

Un grand trouble se faisait en le juge Hoverer.

Cette fille n'était pas ici sans preuves.

Tony aurait parlé ?

– Ah ! le stupide individu. L'imbécile !

Mais il fallait bluffer. Bluffer le plus longtemps possible. Trouver moyen de désarmer Diane...

– Enfin, voyons, qui vous a mis de telles idées en tête, mademoiselle ! C’est inconcevable. Je suis le juge Hoverer. Demandez à tous mes collègues ? Dites-leur ce que vous venez de dire, ils riront de vous...

Diane eut à son tour un geste d’impatience.

– Un bon conseil, dit-elle. Je ne badine pas, moi.

– Et qu’est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

– Je ne suis pas ici par fantaisie !

– Non ? Je voudrais bien savoir où vous avez été prêcher que je pouvais être le roi du vice...

– Vous aimeriez que je vous expose mes preuves ?

– N’est-ce pas le moins que vous pourriez faire ?

– Je n’en suis pas obligée.

– Non, mais d’entrer de cette façon chez moi, je me sens en droit d’exiger des explications.

– Fort bien, vous l’aurez voulu.

– Je vous écoute, mademoiselle.

Diane montra l'appareil de téléphone.

– Voici un téléphone par lequel vous avez communiqué avec Tony Rigolo, ce soir.

– Et puis ? Cela ne me rend pas le roi du vice...

– Nous soupçonnions depuis quelque temps déjà que Tony avait un chef. Il était trop imbécile pour mener un pareil trust du vice....

– C'est donc ça mon erreur, se dit Hoverer. Voulant me protéger, j'ai au contraire compromis mes positions... Tiens... Tiens...

Pour le bénéfice de Diane, il haussa les épaules.

– En quoi cela vous mène-t-il ici ? Chez un juge intègre ?

– Nous avons provoqué une inquiétude chez vous ce soir.

– Pardon ?

– En même temps que nous nous arrangions pour détenir Tony, pour fouiller son bureau et

son appartement...

– Ah ?

– Ça vous fait réfléchir, hein ?

– Mais... non... non.

– En même temps que cela se passait, nous nous arrangions pour que ceux chargés de surveiller Tony vous rapporte mes actions avec lui...

– Je ne vois pas du tout ce que...

– Naturellement, vous avez pris la frousse. Tony ne me connaissait pas, mais vous, vous me connaissiez. Vous avez donc téléphoné au bureau de Tony, cherchant à savoir où il était, et avec qui...

– C'est faux !

– L'homme qui vous répondit était un détective...

– Mademoiselle, je vous interdit de... !

– Ne montez pas sur vos grands chevaux... Ce détective était prêt à répondre. Mais ce n'est pas tout...

- Je vous ordonne de sortir d’ici, sinon...
- Ce n’est pas tout. L’on avait établi une surveillance sur les lignes téléphoniques. L’appel fut retracé jusqu’ici... jusqu’à cet appareil, là, sur la table ! Mais ce n’est pas tout. Il y a mieux !
- Sortez ! Ou alors je fais un drame.
- Les drames, Hoverer, c’est moi qui les fais ! Il y a plus, je vous l’ai dit. Nous avons détenu Tony. Et imaginez-vous donc qu’il a parlé...
- C’est faux.
- Il nous a raconté comment vous vous serviez de lui comme paravent.
- Comme paravent, cet imbécile ?
- Justement. Mais vous l’avez choisi TROP imbécile... vous voyez, maintenant....
- Il a avoué !
- Oui.
- Ah, c’est du joli... !
- Naturellement, en fouillant votre maison, tout le reste sera découvert....

Le juge était maintenant debout.

Diane tendait à bout de bras une paire de menottes.

Le juge, son cigare à la main, bouche bée, regardait avec stupéfaction Diane.

– Venez-vous tout doucement ? dit la fille.

– Jamais de la vie.

– Ou devrais-je vous prouver que je ne suis pas ici en visite de santé ?

– Aller où ?

– Aux quartiers-généraux de la police !

– Jamais !

Le revolver de Diane pointa subitement, le coup partit, et la balle vint couper le cigare en deux.

Un grand froid se fit dans la pièce.

Une pâleur de mort envahit le visage du juge.

– Vous... vous tireriez ?

– Certainement. J'ai mes coudées franches. La justice ne vous condamnera qu'à quelques années

de prison. Vous mériteriez la mort. Croyez-vous que j'hésiterais un seul moment à vous tuer ?

Hoverer, indécis, étendait les deux mains...

– Mademoiselle !....

– Ne me tendez aucune perche, fit Diane, je ne mords pas. Vous avez un dernier choix. Venez ici, passer ces menottes, ou alors je vous abats, comme le chien, la vermine, la bête malfaisante que vous êtes !

Soudain, toute résistance faillit chez l'homme...

– Il n'avait pas d'affaire à m'accuser, gémit-il. Je lui avais promis la fortune s'il lui fallait aller en prison deux ou trois ans pour moi ! Il n'avait pas d'affaire !

Et à la prison commune de Toronto, c'était la même chose que disait Tony, ou à peu près...

– Pourquoi aurait-il avoué, geignait-il. Après tout, j'étais prêt à aller en prison pour lui. Il n'avait qu'à nier. Nous étions sauf et moi je devenais riche assez pour me retirer...

Il secouait la tête...

– Et il s'en va tout vous raconter ! Mais il est fou ! Il est fou !

Le truc avait joué. Croyant mutuellement que l'autre avait parlé, les deux criminels s'étaient laissés prendre au plus vieux piège policier du monde.

Il ne restait plus qu'à enregistrer les aveux, colliger la preuve obtenue par les fouilles, et le règne du vice à Toronto était définitivement brisé...

\*

Cette nuit-là, Diane alla la passer à discuter de l'affaire avec Bill Lunnan.

Et pendant qu'elle était ainsi chez le procureur général, la bombe, mal fabriquée probablement, explosait prématurément à l'hôtel.

Ne tuant personne, n'en blessant même pas, mais causant des dommages considérables.

Quand elle apprit la chose, Diane ne fit que

sourire...

– Ça ne t'énerve pas, des choses comme ça ?  
dit Bill Lunnan.

– Tu sais, répondit Diane, si je comptais les fois que j'ai échappé à la mort d'aussi loin que cela, le chiffre serait mince à côté des fois où j'ai vraiment passé à un cheveu d'être tuée...

Elle secoua ses longs cheveux roux...

– Sans ça, tu crois que la vie aurait du charme pour moi ?...

\*

Le lendemain, Diane était à bord d'un avion en partance de New-York pour Lisbonne.

Et un air d'inquiétude se lisait sur son visage.

Car cette fois, elle n'aurait pas affaire à un ennemi peu habitué aux ruses de grande classe.

Le câblogramme qu'elle tenait sur ses genoux, et qu'elle lisait et relisait en disait assez :

« Le sort du monde en jeu. Métrarqua est prêt à frapper. Il reste dix jours. Te conjure venir. Tu peux sauver le monde : le feras-tu ? »

Et c'était signé : Marquis D'Alvanar !..

Si jamais Diane avait besoin des protections du Destin, voilà que l'instant était venu.

Certes oui, elle acceptait !

Mais elle était loin d'être sûre de gagner !

Seulement, le raisonnement était simple. Elle savait ce que voulait dire Alvanar. Et si Métrarqua frappait, il n'y aurait pour tout survivant que la race créée par Métrarqua. Tous les autres êtres sur terre périraient.

Ou Diane périrait en devoir, ou alors – échouant – elle survivrait pour mourir quelques jours plus tard.

Il lui fallait donc se rendre à Lisbonne, et là, gagner la partie !

Pour une fois, l'enjeu était absolument certain. La mort... ou la vie. Et aucun choix possible.

À la semaine prochaine.



Cet ouvrage est le 477<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.